

Qui était l'humain? L'Humain – dernier – essai

Quelque chose se passe avec l'humain. Rien que le fait de parler de « l'humain » et non pas de « l'homme », des « humains » et non plus des « hommes », signifie un changement majeur. Dans un certain sens, « l'homme » a donc déjà disparu, son visage effacé du sable par la mer « posthumaniste »... L'homme – le sujet de l'humanisme et l'objet des sciences dites « humaines » est en train de se soustraire du programme face à une révolution dans la pensée et les savoirs « posthumanistes ». Mais attention : le posthumanisme n'est sans doute pas ce que vous croyez.

D'abord, il n'est pas à confondre avec le transhumanisme: une « philosophie » qui vise à augmenter l'humain afin de le rendre immortel ou presque.

Ensuite, il va au-delà de l'antihumanisme des années 1960 et 1970 (Lévi-Strauss, Lacan, Foucault, Barthes...) dans sa critique de l'humanisme en rouvrant les questions de la technologie et de l'animal.

En fait, le posthumanisme cherche à penser sérieusement, c'est à dire « critiqueusement », comment une éthique et une politique « postanthropocentriques » peuvent être réalisées pour faire face aux défis majeurs de notre temps (entre autres et dans aucun ordre particulier):

- le changement climatique et la perte de la biodiversité;
- le géoconstructivisme et la recherche d'exoplanètes;
- le surpeuplement, les flux migratoires et l'écart grandissant entre pays sur- et sous-développés ;
- l'essor de populismes de droite et de gauche, et de régimes autocrates, antidémocratiques et anti-libéraux;
- la convergence de la biopolitique, de la biotechnologie, et d'un nouvel eugénisme;
- la vie et l'intelligence artificielle « autonomes »;
- les guerres conventionnelles, nucléaires et numériques;
- anciens et nouveaux scénarios d'extinction, d'effondrement de civilisation et de fin du monde.

Quelques questions que le posthumanisme critique tend à (se) poser:

1. Dans le cadre d'une critique de l'universalisme humaniste quelle place attribuer à la figure controversée du « posthumain »?
2. En quoi le posthumanisme critique en tant qu'héritier de l'antihumanisme et de l'anthropologie négative reste-t-il malgré tout anthropocentrique?
3. Comment en finir avec la position exceptionnelle de l'humain entre les animaux et les machines et transitionner vers un anti-spécisme modéré?

4. Comment gagner la guerre contemporaine des avenir en réconciliant l'écologie et la technologie pour assurer la survie biologique sur la planète?
5. Faut-il résister au désir d'augmentation et de la perfectibilité et faut-il avoir peur des robots et de l'IA ?

Qu'est-ce que cela signifie donc d'être humain aujourd'hui? Répondre à cette question, qui est probablement aussi ancienne que l'espèce humaine elle-même, devient de moins en moins évident. Les développements technologiques actuels déstabilisent de plus en plus nos concepts humanistes traditionnels: conscience, émotion, langue, intelligence, morale, humour, mortalité – tous ces attributs ne démontrent plus le caractère et la valeur uniques à l'existence humaine. Au lieu de cela, le spectre du « posthumain » est maintenant largement invoqué comme l'inévitable prochaine étape évolutionnaire à laquelle les humains sont confrontés. Alors, qui ou quoi vient après l'humain? Ce petit volume co-écrit par deux représentants-clé du posthumanisme critique dans la sphère anglophone comprend le posthumanisme comme un discours qui, en principe, inclus tout ce qui a été dit, ce qui est dit et ce qui sera dit sur la figure du posthumain. Il décrit la généalogie des divers scénarios posthumains qui sont actuellement en circulation et interroge leurs hypothèses théoriques et philosophiques ainsi que leurs implications sociales et politiques. Il relie le débat philosophique sur l'avenir de l'humanité à des textes dans les sciences, les médias et la littérature. Dans l'ensemble, ce volume vise à fournir une analyse des principales idées préconçues et des désirs qui se cachent derrière les représentations passées et présentes des scénarios posthumanistes.

Avant d'attaquer la liste de défis et de questions ci-dessus, voici un petit échantillon de « symptômes » de ce que l'on pourrait nommer la « posthumanisation » c'est-à-dire le devenir-posthumain des humains (en tous cas de certains d'entre eux) et du « monde » en général.

L'évolution (y compris celle de l'humain) continue...

Il y a un large consensus scientifique sur le fait que l'évolution humaine n'a jamais cessé et que l'humain continue donc d'évoluer, ce qui rend toute idée que l'humain serait le point culminant et le but final de l'évolution naturelle. Voici ce que dit le site du Muséum national de l'histoire naturelle à Paris par exemple à ce propos:

L'humain a-t-il évolué depuis sapiens ?

L'évolution de l'humain se fait certes discrète à nos yeux mais elle est bien réelle. Modification de taille ou sélection de certains gènes, l'évolution de l'Homme a toujours cours !

Il est faux de penser que l'humain n'évolue plus !

L'Homme a évolué, il évolue encore, et il évoluera toujours. Certes les évolutions de l'Homo Sapiens depuis quelques dizaines de milliers d'années ne sautent pas aux yeux, mais c'est avant tout parce que l'évolution prend du temps... beaucoup de temps ! Elle

était plus rapide autrefois quand les populations étaient réduites et isolées, mais moins rapide dans les grandes populations actuelles.

Certaines évolutions sont génétiques, d'autres sont liées aux modes de vie. Actuellement, l'Homme retrouve peu à peu la stature qu'il avait avant la période du Néolithique, un gain de taille que l'on doit à la baisse des maladies infantiles, mais aussi à son alimentation.¹

L'évolution biologique des espèces selon Darwin est due aux pressions d'adaptation aux environnements changeants qui détermine leur « succès », c'est-à-dire leurs chances de survie. L'évolution biologique se fait à travers des changements génétiques et les variations dans la composition de l'ADN qui sont « sélectionnés », c'est-à-dire renforcés par la survie des individus et leur reproduction. Deux particularités dans l'évolution de l'espèce humaine font que l'évolution biologique joue un rôle de moins en moins important. La reproduction de l'humain sous des conditions de la médecine moderne n'est plus « naturelle » dans le sens que le principe de sélection est largement affecté par la réduction de la mortalité infantile et par les méthodes de contraception. D'autre part, l'adaptation se joue dans un contexte de plus en plus « artificiel », c'est-à-dire l'humain est devenu une espèce qui s'est de plus en plus soustraite de son contexte naturel et a construit des « bulles » culturelles de protection qui gèrent le contact avec les agents biologiques de l'évolution comme les microbes et le contact avec d'autres espèces.² Cet environnement de remplacement et de protection est aussi peuplé d'objets techniques, de matériaux et de substances qui ont été composés par des processus de transformation artificielle et donc n'existent pas dans la « nature ». Le résultat est que si l'évolution de l'humain continue, elle est de plus en plus le produit d'un enchevêtrement entre facteurs biologiques, technologiques et culturels, c'est-à-dire des facteurs dits « épigénétiques ».

Avec les technologies de transport et l'intégration globale de l'économie avec ses inégalités d'accès et de socialisation, les flux de migration deviennent des moteurs majeurs de métissage génétique aujourd'hui, ainsi que les changements climatiques dits « anthropogéniques », c'est-à-dire causés par les activités industrielle et technologique d'une souche humaine privilégiée à un point où les géologues et climatologues parlent d'une nouvelle ère de stratification – l'Anthropocène – dans laquelle les humains ont commencé à laisser des traces environnementales indélébiles et sont devenus la force déterminante d'un changement à l'échelle planétaire.

En même temps, sous le régime de la « biopolitique » contemporaine et les nouvelles biotechnologies, capables d'effectuer des interventions dans l'ADN comme CRISPR-Cas9 par exemple, les techniques « d'éditer » le génome des humains et nonhumains provoquent de nouvelles pratiques d'eugénisme qui diminuent encore plus les effets d'une sélection « naturelle ».

Pour combler cette transition vers le contrôle et la maîtrise de l'humain de sa propre évolution future l'évolution technique par une convergence du numérique, de la

¹ <https://www.mnhn.fr/fr/l-humain-a-t-il-evolu-depuis-sapiens> (accès 19 janvier 2025).

² C'est le propos du philosophe Peter Sloterdijk dans premier volume de sa trilogie sur la « sphérologie » : *Bulles – Sphères I* (Paris, Fayard/Pluriel, 1998).

miniaturisation et l'intégration de la technologie à l'humain par des prothèses de plus en plus invisibles et intégrées, l'évolution des humains, en tous cas de certains d'entre eux, est devenue une « techno-évolution », c'est-à-dire un développement qui prend la forme d'une augmentation du corps « biologique » (ou de son « animalité ») qui fait que, au moins pour certains « transhumanistes », l'existence biologique des humains ne serait qu'un stade intermédiaire et qui devrait mener vers un avenir « post-biologique » et donc « post-mortel ».³ Ce qui pour le moment reste de la science fiction attire néanmoins déjà les intérêts économiques et idéologiques d'une petite élite très puissante avec des liens très étroits avec Silicon Valley et les patrons des grands réseaux sociaux comme Google ou META. Le fantasme d'une espèce « transhumaine » fait aussi avancer la fabrication des IAs (intelligences artificielles) de plus en plus autonomes qui pourraient bientôt exercer un contrôle absolu sur l'évolution non seulement des humains mais de la vie biologique de la planète et peut-être de l'univers entiers. Dans ce contexte on pourrait donc parler de « fin de l'évolution » dans les deux sens de « fin » : la finalité de l'évolution amenée par l'humain est sa propre fin et l'abolition par une espèce entièrement technologique comme l'IA. En même temps ce serait évidemment la fin (« voulue ») de l'évolution tout court.

La biopolitique et la biologie synthétique

En 2020 en pleine pandémie, le philosophie magazine, version en ligne, se demande :

Vivons-nous à l'ère de la biopolitique ?

Forgé par Michel Foucault, le concept de « biopolitique » est l'un des plus discutés de la pensée contemporaine. Il vient de trouver une actualité étonnante avec l'épidémie de Covid-19, puisque le pouvoir a imposé le confinement, puis la distanciation des corps, au nom de la survie. Mais que signifie précisément ce concept et quelle est sa portée aujourd'hui ?

Le masque ? Objet biopolitique. Le test PCR gratuit ? Incitation biopolitique. Confiner ou chercher l'immunité collective ? Débat biopolitique. Préserver l'économie ou sauver les personnes âgées et vulnérables ? Choix biopolitique. Tracer les clusters et les cas-contacts par voie numérique ? Surveillance biopolitique. Messages répétés sur la distanciation physique ? Éducation biopolitique. Chiffres, courbes, algorithmes des cas positifs ? Administration biopolitique. Ménager les capacités hospitalières ? Exigence biopolitique. Traquer les fêtards ? Police biopolitique. Fermer les bars et les frontières nationales ? Justification biopolitique...⁴

Le constat que la gouvernementalité dans les démocraties libérales dans ce monde est passée sous un régime « biopolitique », thèse établie par Michel Foucault en 1976,⁵ est aujourd'hui monnaie courante. La préservation de la vie (sous-entendu : humaine, bien sûr)

³ Voir Céline Lafontaine, *La Société post-mortelle : la mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences* (Paris : Seuil, 2008).

⁴ <https://www.philomag.com/articles/vivons-nous-lere-de-la-biopolitique> (accès 14 janvier 2025)

⁵ Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, 1976.

comme valeur absolue demande des formes de gestion et de pratiques économiques qui vont de pair avec le contrôle maximal des biotechnologies. Biopouvoir, biopolitique, biotechnologie... présupposent la construction de la « vie » comme valeur absolue,⁶ comme phénomène, comme produit et comme objet scientifique, c'est-à-dire comme « matériau » analysable, gérable, transformable et vendable (par exemple à travers le brevetage des composants d'ADN et leur marchandisation dans la recherche industrielle et la production sous permis des techniques d'intervention comme CRISPR-Cas9).

Une nouvelle branche de la biologie est donc née : la biologie synthétique, qui opère à l'échelle moléculaire ou même nanotechnologique que l'Académie des Sciences Naturelles Suisse, par exemple, définit dans ces termes :

La biologie synthétique a pour but de concevoir et développer en laboratoire des systèmes biologiques tels qu'ils n'existent pas dans la nature ou à reconstruire, en les modifiant, des systèmes existants. A ces fins, elle vise à fabriquer des composants standardisés capables de s'assembler, selon un processus contrôlé, en systèmes standards aptes à remplir une fonction donnée. La biologie synthétique constitue un domaine des sciences de la vie qui recourt aux compétences de l'ingénierie pour construire à partir de matériaux biologiques, de manière ciblée et contrôlée, des systèmes générant des produits utiles à l'humanité.⁷

La biologie synthétique vise à produire des « biobriques » (des composants d'ADN synthétiques standardisés) qui sont capables d'être insérées ou de remplacer des éléments dans des séquences d'ADN existantes. Mais la vision ultime serait de « construire » de la vie artificielle tout court. D'une part, la biologie synthétique poursuit donc une trajectoire de réparation (interventions médicales et traitements visant la santé, le combat du vieillissement et la prolongation de la vie). D'autre part, elle promet la production d'un savoir et de technologies capables de synthétiser la vie, soit sous des formes de « dés extinction » (en récréant les formes de vie disparues dans le passé, comme les dinosaures), soit par la création d'espèces « imaginaires » et « perfectionnées ».

Pour le moment, la biologie synthétique tout comme la nanotechnologie est largement de la science fiction mais les enjeux, les promesses et les investissements sont énormes et ressemblent à l'état de de la dynamique dans l'industrie informatique avec un décalage de trente ans, selon François Képès, Directeur du programme d'épigénomique « Genopole » (CNRS UPS3201, PRES UniverSud Paris) :

Comme la nanotechnologie, la biologie de synthèse est susceptible de changer totalement notre approche de certaines technologies clés, ouvrant ainsi la voie à une nouvelle génération de produits, d'industries et de marchés construits sur nos capacités à manipuler la matière au niveau moléculaire. Les applications potentielles de la biologie de synthèse se situent principalement dans les domaines de la santé, de

⁶ Voir la critique d'Alexandra Laignel-Lavastine dans *La Déraison sanitaire : Le Covid-19 et le culte de la vie par-dessus tout*, Lormont : Le Bord de l'eau, 2020.

⁷ SCNAT savoir, « Qu'est-ce que la biologie synthétique? », https://sciencesnaturelles.ch/synthetic-biology-explained/what_is_synthetic_biology (accès 14 janvier 2025)

l'agro-alimentaire, de l'environnement, de l'énergie et des matériaux. Même si elle a déjà concrétisé des succès, il est trop tôt pour prédire les domaines où se situeront ses applications les plus importantes.⁸

Ce que la biologie synthétique représente est donc une nouvelle phase d'intensification de la biopolitique moderne, c'est-à-dire, l'intensification et convergence de plusieurs aspects comme l'avenir de la biosécurité, le rapport à l'environnement et aussi bien sûr le dépassement et peut-être même la fin de la biologie en tant que science des formes et phénomènes de la vie dits « naturels ».

Les guerres de l'avenir

L'institut français des relations internationales (IFRI) se montre préoccupé par « l'avenir de la guerre » et « les guerres de l'avenir ». Dix ans avant le retour de la guerre en Europe entre l'Ukraine et la Russie, l'IRFI dit dans son rapport « Les guerres de demain. Stratégie, technologie, éthique » :

Oubliée, omniprésente : la guerre. Oubliée, ou presque, chez nous. Au nom d'une période de paix inédite dans l'histoire des hommes, depuis le second conflit mondial. Du fait d'un déséquilibre des forces, et d'une supériorité industrielle et technique qui semblent renvoyer nos adversaires potentiels à leur impuissance.

(...) La guerre résiste, pourtant. (...) La question n'est donc pas : la guerre, affrontement sanglant entre communautés humaines organisées, va-t-elle mourir ? Mais : quelle forme emprunte-t-elle désormais ? Quels groupes mettra-t-elle demain en mouvement ? Avec quels buts et quels moyens ? Les conflits armés organisés ne feront pas défaut au XXIème siècle : notre ignorance ne porte que sur leurs métamorphoses et sur les moyens de les limiter – de les « gérer », comme on dit lorsqu'on n'est pas sous les bombes : moyens politiques, ou moyens techniques, auxquels réfléchit le premier dossier de ce numéro de Politique étrangère.⁹

Voilà donc la guerre qui est de retour en Europe et l'OTAN se voit confrontée par de nouveaux adversaires et de nouveaux risques. Mais la « nature » de ces guerres peut-être plus tout-à-fait de l'avenir est différente des conflits militaires « traditionnels ». Avec les technologies numériques c'est « l'information » et ses usages qui représente l'élément clé surtout dans sa forme de « désinformation » stratégique. C'est en fait une nouvelle ère de la propagande qui utilise les nouvelles voies de communication que sont les « nouveaux » médias, ou les « réseaux sociaux » pour des campagnes de brouillage ou de « post-vérité » par des actes de « sabotage » afin de semer la terreur et la désorientation parmi les gouvernements et les populations ciblés. En plus, il existe des activités de « cyberterrorisme » (ou de « hacking ») qui visent de plus en plus les structures civiles pour

⁸ François Képès, « La biologie de synthèse : développements, potentialités et défis », disponible en ligne : <https://www.annales.org/edit/ri/2010/ri-fevrier-2010/Kepes.pdf> (accès 14 janvier 2025).

⁹ <https://www.ifri.org/fr/sommaires-presentation-du-numero/les-guerres-de-demain-strategie-technologie-ethique> (accès 15 janvier 2025).

paralyser ou détruire des infrastructures vitales qui, elles, sont devenues plus vulnérables à cause de leur dépendance à la connectivité et la technologie dite « intelligente ». Il existe aussi de nouveaux techno-objets comme des nanorobots et des drones, peu chers et de plus en plus disponibles, qui facilitent des infiltrations, des formes d'espionnage et d'actions militaires précises. En plus, tout comme les armes nucléaires qui continuent de menacer la destruction massive de la planète, ces technologies se prêtent de plus en plus facilement à leur convergence et leur prolifération à un point où des guerres ne sont plus seulement l'affaire quasiment exclusive des nations mais aussi des groupes terroristes et même des individus. Pour finir, de nouvelles armes de destruction massive deviennent plus facilement réalisables et disponibles à cause de la biotechnologie et son omniprésence. En somme, la guerre devient plus « inhumaine » dans plusieurs sens : elle menace de devenir de plus en plus dévastatrice à la fois à un niveau planétaire qu'à un niveau « précis » et « local » ; en même temps la machine de guerre devient de plus en plus « high-tech » et implique de plus en plus d'actants « nonhumains » comme des robots, des appareils téléguidés ou des soldats technologiquement ou pharmacologiquement « augmentés » (c'est-à-dire des « cyborgs »). Tout cela fait que le vieux rêve kantien et humaniste des Lumières d'une « paix universelle et perpétuelle » et l'idée d'un règne planétaire cosmopolitique semblent moins réalisables que jamais.

Les robots « sociaux »

« Industrie numérique » est une plateforme internet hybride qui sert à joindre les intérêts économiques des industriels à l'information sur les technologies numériques et leurs « avantages ». Elle combine donc l'instruction avec le marketing. Voici un exemple concernant les robots dits « sociaux » :

La robotique sociale vise à intégrer des robots dans les sphères sociales humaines pour améliorer le bien-être et l'assistance. Ces robots, équipés de capteurs et d'intelligence artificielle, interagissent de manière contextuelle avec les individus. Leur utilisation soulève des questions éthiques complexes qu'il est nécessaire d'explorer pour assurer un développement harmonieux de ces technologies au service de l'humanité.

Impact thérapeutique des robots sociaux

Des études ont montré les effets bénéfiques de robots comme Paro dans un contexte thérapeutique, notamment auprès des personnes âgées. Ces compagnons robotiques peuvent apporter du réconfort et stimuler les interactions sociales.

Définition et principes de la robotique sociale

La robotique sociale est un domaine en pleine expansion qui vise à développer des robots capables d'interagir de manière intelligente et adaptée avec les humains et leur environnement. Ces robots équipés de capteurs sophistiqués et dotés d'intelligence artificielle ont le potentiel de révolutionner de nombreux aspects de notre quotidien, en nous assistant dans des tâches variées.

Les principes fondamentaux de la robotique sociale

Pour interagir efficacement avec les humains, les robots sociaux doivent être en mesure de percevoir et d'analyser leur environnement physique et social. Ils s'appuient pour cela sur une combinaison de capteurs (caméras, microphones, capteurs de proximité, etc.) et d'algorithmes d'intelligence artificielle leur permettant de :

- *Reconnaître les visages, les émotions et le langage corporel*
- *Interpréter le langage naturel et engager un dialogue*
- *Déterminer les intentions et besoins des utilisateurs*
- *Naviguer de façon autonome et sécurisée*
- *Apprendre et s'adapter en continu aux préférences individuelles*

Au-delà des aspects purement techniques, les robots sociaux doivent surtout être acceptés et appréciés des utilisateurs. Cela implique un design attrayant, non menaçant, ainsi que des comportements conformes aux attentes et normes sociales humaines (politesse, maintien du contact visuel, etc.). L'interaction doit être la plus naturelle et intuitive possible.¹⁰

Depuis longtemps les robots (et sans doute les « machines » en général) provoquent des sentiments très ambigus chez les humains. Au moins depuis Descartes les machines et les animaux sont associés dans leur rôle de différentiation avec l'humain, qui, lui, n'est ni machine ni animal car, pour être bref, la machine manque de « vie » et l'animal est trop « machinal ». Donc la « menace » de l'animal, avec lequel l'humain partage un corps, est contrôlée par la mécanique de la machine. De nos jours, la menace principale par contre vient de la machine qui est devenu beaucoup plus « vivante » et autonome tandis que « la question de l'animal » tout en défiant nos fantasmes d'exceptionnalité reste quand-même sur un plan biologique au fond un projet de « solidarité ». La machine par contre menace notre exceptionnalité d'une manière beaucoup plus radicale car elle devient de plus en plus performante dans le domaine qui lui avait été dénié auparavant, c'est-à-dire, d'avoir de « l'esprit », de la créativité, ou de ce je-ne-sais-quoi qui faisait « l'homme » et son « intelligence ».

De nos jours, on s'est habitué à une cohabitation de plus en plus intime avec les machines. Au travail, la machine, le « robot » - le mot travail y trouve sa racine étymologique - est devenu d'abord compétiteur, puis assistant irremplaçable, puis maître et successeur sous sa forme « d'intelligence artificielle » qui de plus en plus mène le jeu de la production (et de la création d'idées incluse). Dans la vie privée et « sociale » des individus consommateurs de nos sociétés « techno-scientifiques » voire « techno-culturelles », la technique, les machines, les robots sont des « objets » de confort, souvent de luxe, de standing, de passe-temps, qui permettent de nouvelles formes de communication et d'être « connectés ». Tout cela à un point où la vie sociale « traditionnelle », la proximité corporelle des humains devient plus compliquée et rare. Ce qui pose la question de la « solitude » de certaines parties de l'humanité, surtout des « vieux » mais aussi des « tout-petits », et d'autres groupes

¹⁰ <https://www.industrie-numerique.com/la-robotique-sociale-au-service-de-lhumanite/> (accès 15 janvier 2025).

« marginalisés », dans le sens qu'ils sont peut-être plus ou pas encore capable de partager une vie sociale « connectée » (aussi faut-il trouver des solutions pour empêcher des jeunes d'avoir accès à des formes de socialité connectée potentiellement « nuisibles »). La solution : des robots sociaux et des formes de socialité de substitution (ainsi que des stratégies d'éducation adaptées aux nouveaux « environnements » médiatisés, voir plus bas).

Comme le « Monde des Grandes Ecoles et Universités » (un « acteur plurimédia et « trait d'union » entre les communautés professionnelles, étudiantes et académiques) explique :

Les robots sociaux (humanoïdes ou zoomorphiques) sont généralement définis comme étant des robots autonomes qui interagissent avec les individus d'une manière humanisée et émotionnelle, pouvant simuler des sentiments (à la manière d'un compagnon), voire fournir de l'aide (à la manière d'un assistant). Dotés d'options sensorielles (e.g., écoute, vue, toucher), ces robots sont capables de s'adapter aux préférences et capacités physiques des utilisateurs, tout en apprenant de leurs interactions sociales.¹¹

Les robots sociaux sont donc de « meilleurs humains » dans le sens où ils sont constamment disponibles, jamais malades, tout le temps calmes et de bonne humeur, pouvant travailler dur et longtemps sans signe de fatigue physique ou mentale. De plus ils montrent de « l'empathie » là où les humains sont de moins en moins présents et où l'empathie humaine touche à ses limites, c'est-à-dire, « dans la santé, dans les services et assistance aux personnes âgées, infirmes et aux enfants en difficultés ». Tout cela sans rien attendre en retour apparemment... à part un peu d'électricité et d'entretien. « Le robot social, plus que parfait ! » ou un genre de capitulation devant les nouvelles formes « d'asocialité » (in)humaines ?

Collapsologie

Et si tout soudain s'écroulait ? La « civilisation » occidentale et/ou le système du capitalisme néolibéral et globalisé ? Selon les « collapsologues » ce serait un scénario pratiquement inévitable, même souhaitable à la rigueur, et en fait la seule chance pour l'humanité de s'échapper de ce système qui devient de plus en plus « inhumain » en se tournant contre ses sujets les plus faibles. La pandémie aurait d'ailleurs montré que ce système est devenu hautement vulnérable à cause de sa complexité et de sa dépendance d'un libre flux de capital et de marchandises (la fameuse production « just-in-time » dont les chaînes logistiques avaient été précarisées à cause des effets de quarantaine et du confinement strict des ouvriers et des livreurs, encore « trop humains »). Autre cause célèbre des collapsologues : le changement climatique et les cataclysmes que celui-ci va inévitablement provoquer. Alors, comment s'y préparer ?

Voici une définition proposée par Nicolas Géraud, qui anime les « Cafés Collapsologie de Grenoble », c'est-à-dire, des rencontres publiques pour étudier et anticiper les

¹¹ <https://www.mondedesgrandesecoles.fr/le-robot-social-plus-que-parfait/> (accès 15 janvier 2025).

conséquences de la crise climatique, l'effondrement de la biodiversité et l'épuisement des ressources :

Qu'entend-on ici par collapsologie ?

La collapsologie est l'étude rationnelle du changement systémique et rapide du monde contemporain, débouchant sur un effondrement très probable de notre civilisation. L'effondrement (collapse) à anticiper pourrait porter, à court / moyen terme, sur

- le climat, global et local,
- la biodiversité,
- la qualité de vie,
- les ressources disponibles pour la production économiques,
- les formes de consommation et de subsistance dans notre société,
- les formes d'organisation sociales (politique, travail, etc.)
- les représentations et croyances dans notre culture,
- etc.

De plus en plus documentées et convergentes, ces approches prospectives sont toutefois sujettes à interprétations, voire contestations. Elles se heurtent aux représentations et aux schèmes cognitifs et affectifs de la plupart des personnes qui s'y intéressent.

La collapsologie interpelle pratiquement l'ensemble des disciplines scientifiques appliquées (sciences exactes et sciences humaines), et des technologies. Une de ses difficultés d'analyse est d'ailleurs précisément le cloisonnement disciplinaire, limitant la compréhension systémique indispensable.¹²

Les principaux instigateurs du mouvement des « collapsonautes » ont créé un site (Collapsologie.info)¹³ qui rassemble de nombreux liens vers des publications et une base de données. Il forme un portail de ressources documentaires édité et maintenu par un collectif à l'initiative de Pablo Servigne et Raphaël Stevens.¹⁴

Les contributeurs sont des scientifiques sérieux, experts en « résilience » des systèmes socio-écologiques qui, d'une certaine manière, prennent la fuite en avant en spéculant sur les fins possibles de « notre » monde « thermo-industriel » (c'est-à-dire, basé sur la disponibilité et l'extraction des énergies et ressources fossiles) et les scénarios catastrophiques (au niveau social et écologique) qui sont déjà « visibles » à l'horizon.

¹² https://docs.google.com/document/d/1ZM826hgnya9-37_xlw7WVpVDWTrBRAVEuO4aENg7YPw/edit?tab=t.0 (accès 16 janvier 2025).

¹³ Voir <https://www.collapsologie.fr/fr/> (accès 16 janvier 2025).

¹⁴ Auteurs de *Comment tout peut s'effondrer* (Paris : Seuil, 2015) et *Une autre fin du monde est possible : Vivre l'effondrement ta seulement y survivre* (Paris : Seuil, 2018).

Il serait sûrement prudent de les écouter et de les prendre au sérieux, les collapsologues, et toutes les Cassandres qui condamnent notre style de vie trop gourmand et peu respectueux de la planète (mais aussi insouciants envers de larges parties de « l'humanité » d'ailleurs, ainsi que de tous les nonhumains impliqués dans cette dégradation). Il reste des questions sur la « méthode » pour ainsi dire. La spéculation du catastrophisme ne se distingue très peu des technosciences en général en fusionnant le dispositif « visionnaire » de la science fiction à la « production » des faits présentés comme de la science « dure ». Ils s'engagent donc dans un processus que l'on pourrait appeler faire de la « science fiction ». Rien de problématique en soi mais pourtant un processus qui ne serait pas à confondre avec celui d'une traditionnelle sédimentation de savoir qui jusqu'à présent a légitimisé l'institution de la science et son savoir.

Surveillance et sousveillance

La société moderne est une société de biopouvoir et de surveillance (selon Foucault) et de contrôle (selon Deleuze) où des dispositifs scopiques positionnent des sujets sous un « regard » autoritaire qui lui-même reste anonyme mais potentiellement omniprésent. Le sujet de ce regard est « invité » à montrer un comportement de conformité tout en se comprenant comme un individu « libre » (puisque l'on lui laisse un « choix » même si évidemment la menace des « conséquences » est omniprésente). Dans les sociétés dites « postmodernes » ce principe de surveillance d'autorités présumées plutôt bénignes (c'est-à-dire dans les démocraties libérales) s'est transformé sous de nouvelles conditions techno-sociales établies par le « numérique » avec ses banques de données et ses algorithmes ainsi que les nouveaux médias dits « sociaux » et connectés. Voici les nouvelles données et données d'une surveillance généralisée rendue possible, comme Shoshana Zuboff¹⁵ l'explique dans un article du *Monde diplomatique* en 2019 :

L'industrie numérique prospère grâce à un principe presque enfantin : extraire les données personnelles et vendre aux annonceurs des prédictions sur le comportement des utilisateurs. Mais, pour que les profits croissent, le pronostic doit se changer en certitude. Pour cela, il ne suffit plus de prévoir : il s'agit désormais de modifier à grande échelle les conduites humaines. (...)

L'économie de surveillance repose sur un principe de subordination et de hiérarchie. L'ancienne réciprocité entre les entreprises et les utilisateurs s'efface derrière le projet consistant à extraire une plus-value de nos agissements à des fins conçues par d'autres — vendre de la publicité. Nous ne sommes plus les sujets de la réalisation de la valeur. Nous ne sommes pas non plus, comme d'aucuns l'ont affirmé, le « produit » que vend Google. Nous sommes les objets dont la matière est extraite, expropriée, puis injectée dans les usines d'intelligence artificielle de Google qui fabriquent les produits prédictifs

¹⁵ Professeure émérite à la Harvard Business School et auteure de *L'âge du capitalisme de surveillance* (Paris, Zulma, 2020).

*vendus aux clients réels : les entreprises qui paient pour jouer sur les nouveaux marchés comportementaux.*¹⁶

La combinaison entre technologies numériques, la production et le stockage facile de « données » et une économie capitaliste qui se base sur la marchandisation de ces données obtenues par des pratiques de surveillance omniprésentes sur internet et les objets dits « smart » (connectés) représente une alliance parfaite entre psychologie de comportement, politique, économie et marketing que Dominique Quessada,¹⁷ désigne comme « un nouveau mode de gouvernementalité ».¹⁸ Ce nouveau mode a été rendu possible par les techniques numériques qui :

ont donné depuis quelques années une forme inédite aux dispositifs de surveillance, dotant ceux-ci d'une efficacité, d'une multiplicité de champs d'application, d'une omniprésence, et d'une puissance encore jamais atteintes – au point de modifier significativement notre rapport au monde et au réel. (...) De nature composite, la surveillance contemporaine s'élabore à partir de l'interconnexion des technologies numériques, de la géolocalisation, de la vidéosurveillance, des bases de données, de la biométrie, de l'interception des communications et de l'horizontalisation planétaire de l'ensemble de ces aspects.

Mais comme ces technologies et dispositifs de surveillance ne se fondent plus sur la notion d'un « regard » autoritaire en tant que tel mais sur un « scopique atténué », Quessada propose de les nommer pratiques de « sous-veillance » qui « échappe[ent] en grande partie au scopique pour rentrer dans l'ordre invisible du computationnel, y compris lorsqu'il s'agit de vidéosurveillance, n'a pas besoin d'yeux, ouverts ou fermés ». C'est un régime de contrôle basé sur les notions « d'information » et « d'intelligence » qui, en plus, permet d'anticiper des comportements basé sur les traces de « données » que les individus-sujets laissent derrière eux (souvent sans le savoir). Il devient donc plus facile de gouverner par « prédiction » et par « influence » surtout à travers un traquage/traçage sur les nouveaux réseaux de communication.

Ce que Quessada oublie de mentionner c'est que la structure de ce nouveau mode de gouvernementalité est en fait profondément « chaotique » et décentralisé et aucunement contrôlable ou maîtrisable par des structures gouvernementales politiques traditionnelles, c'est-à-dire « nationales ». Les partis politiques ont été relativement lents à voir le potentiel subversif de ce phénomène et sont donc arrivés sur scène assez tardivement, ce qui explique la dominance des sources non-traditionnelles d'information sur le web et le manque de

¹⁶ Shoshana Zuboff, « Un capitalisme de surveillance », *Le Monde diplomatique* en ligne, janvier 2019 : 1, 10-11 ; <https://www.monde-diplomatique.fr/2019/01/ZUBOFF/59443> (accès 17 janvier 2025).

¹⁷ Écrivain, philosophe et critique des médias, de la communication et de la publicité, auteur notamment de *La Société de consommation de soi* (Paris, Verticales, 1999) et de *L'Esclavemaître : l'achèvement de la philosophie dans le discours publicitaire* (Paris, Verticales, 2007).

¹⁸ Quessada, « De la sousveillance : La surveillance globale, un nouveau mode de gouvernementalité », *Multitudes* 40.1 (2010) : 54-59 ; <https://shs.cairn.info/revue-multitudes-2010-1-page-54?lang=fr&ref=doi> (accès 17 janvier 2025).

« filtrage » ou de « contrôle qualité » en ce qui concerne l'exactitude des informations disponibles, voir l'omniprésence de campagnes de « désinformation » dans des buts « publicitaires » autant qu'idéologiques ou même parfois militaires.

Le phénomène de « sous-veillance » avait en fait déjà été articulé il y a plus de vingt ans, par Steve Mann, pionnier de la technologie « wearable » (Mann est devenu une véritable icône avec son œil « cyborg » intégré dans ses lunettes connecté à internet, et qui en fait filmait et transmettait tout ce qu'il voyait en temps réel – technologie perfectionnée et commercialisée depuis par Google bien sûr). Ce qui change tout, pour Mann, par contre, c'est que la large distribution de ce genre de traçage omniprésent et décentralisé permet aussi une surveillance de la surveillance ou des façons de surveiller les surveilleurs – voilà ce qui pour Mann veut dire « sous-veillance ».¹⁹ Un pari extraordinaire pour l'avenir de la démocratie dite « libérale ».

Le Plastocène

Les associations écologiques n'arrêtent pas de tirer la sonnette d'alarme. Et pour cause : la planète va mal et c'est surtout la faute aux humains – en tout cas de certains d'entre eux, notamment ceux qui ont profité de l'extraction massive de ses ressources « naturelles » et « culturelles » (voir les profiteurs du colonialisme et des impérialismes) et le processus d'industrialisation et ses effets néfastes sur l'équilibre écologique des environnements. Tout cela a laissé des traces même à un niveau géologique dans les strates de la sédimentation et dans les effets atmosphériques. D'où l'idée de « l'Anthropocène » comme nouvelle ère ou période post-Holocène où « l'homme » devient le facteur dominant des changements dans les dépôts et les climats. L'un des candidats de la « fossilisation future », c'est-à-dire, les découvertes faites par un géologue fictif projeté dans l'avenir lors de ses travaux d'excavation et d'analyse, est le plastique. D'où l'idée d'utiliser, comme un des multiples synonymes d'Anthropocène, le mot de « Plastocène » pour désigner l'ère anticipée mais en même temps très actuelle dans laquelle le plastique – matière artificielle « phare » de la modernité et produit-clé de l'économie basée sur les combustibles fossiles – devient le « fossile anticipé » révélateur d'un style de vie et d'une civilisation irrespectueuse, polluante et, au fond, nihiliste.

Voici par exemple l'appel du National Geographic dans ce contexte :

La quantité de déchets plastiques déversée chaque année dans les océans devrait tripler d'ici 2040, atteignant 29 millions de tonnes métriques. (...) Personne ne sait avec certitude quelle quantité de plastique, pratiquement indestructible, s'est accumulée dans les mers. La meilleure estimation, datant de 2015, l'évalue à 150 millions de tonnes métriques. Selon l'étude, cette valeur devrait atteindre 600 millions de tonnes métriques d'ici 2040 si rien ne change. (...) Bien que nous ne soyons pas au courant de la quantité exacte de plastique dans les océans, nous savons ce qui stimule la croissance des déchets plastiques. La croissance démographique mondiale et la montée

¹⁹ Voir par exemple : Steve Mann, « Sousveillance » (2004) ; <http://wearingcam.org/acmmm2004sousveillance/mann.pdf> (accès 17 janvier 2025).

en flèche de la production de plastique en sont en partie responsables. L'utilisation de plastique par habitant est en hausse, notamment dans les pays en développement comme l'Inde avec une classe moyenne en expansion et une collecte des déchets relativement faible. Enfin, le plastique vierge bon marché favorise la production de produits en plastique non recyclables, ce qui ajoute à la surabondance de plastique non ramassé. (...) La pandémie de coronavirus a alimenté ce désarroi. La chute des prix du pétrole a rendu la production de plastique vierge encore moins chère. La demande de biens de consommation à usage unique et enrobés de plastique est montée en flèche, étant donné que les acheteurs cherchent par tous les moyens à se prémunir contre le virus.²⁰

Le plastique, matière emblématique d'un progrès techno-scientifique et technoculturel de l'après-guerre mondiale et objet de visions futuriste d'une civilisation en plein essor, sur la voie d'une mondialisation irréversible, s'est tourné contre nous, les humains, et les nonhumains ainsi que « nos » environnements cohabités. On se souvient des photos de phoques ou d'oiseaux piégés par les déchets plastiques dans les océans. On participe aux actions de nettoyage des plages du monde, on essaie de réduire la quantité des emballages et on multiplie les « bons gestes » de recyclage. Mais tout cela ne sera sans doute pas assez car le plastique est maintenant dans nos veines et dans le système de tous les êtres vivants de cette planète, n'importe où, sous la forme des « microplastiques » transportés par les océans, diffusés dans l'atmosphère par les vents des quatre coins du monde.

Comme l'exprime le programme pour l'environnement de l'ONU sur son site :

Les microplastiques sont de minuscules particules de plastique mesurant jusqu'à 5 mm de diamètre. Ils proviennent de sources extrêmement variées allant des pneus aux produits de beauté, ces derniers contenant des microbilles, de minuscules particules utilisées comme exfoliants. Les tissus synthétiques sont également une source importante de microplastiques. Chaque fois que des vêtements sont lavés, ils perdent de minuscules fibres de plastique appelées microfibrilles, qui sont une forme de microplastiques. Les lessives provoquent à elles seules le déversement d'environ 500 000 tonnes de microfibrilles de plastique dans les océans chaque année, l'équivalent de près de trois milliards de chemises en polyester.²¹

Comment penser cette nouvelle co-implication ou cet enchevêtrement inextricable entre acteurs ou actants humains, nonhumains, objets, matériaux, industries, pratiques, éléments, courants océaniques et flux d'air, entre autres ? Le défi du Plastocène promet d'être pas moins que la proverbiale partie visible de l'iceberg, en train de fondre rapidement sous nos yeux. On ne peut qu'imaginer (pour l'instant) le niveau de coopération nécessaire entre sciences dites « naturelles » et sciences dites « humaines » (mais qui ne le sont plus depuis

²⁰ Laura Parker, « La quantité de plastique dans les océans devrait tripler d'ici 2040 », National Geographic, <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/2020/08/la-quantite-de-plastique-dans-les-océans-devrait-tripler-dici-2040> (accès 16 janvier 2025).

²¹ ONU – Programme pour l'environnement, « Tout ce qu'il faut savoir sur la pollution plastique » (25 avril 2023), <https://www.unep.org/fr/actualites-et-recits/recit/tout-ce-qui-faut-savoir-sur-la-pollution-plastique> (accès 16 janvier 2025).

un moment, c'est-à-dire, réservées à « l'homme » comme sujet et objet d'analyse) pour faire face aux défis qui « nous » attendent.

La politique « post-factuelle » et « post-vérité »

Donald Trump fait travailler une armée de vérificateurs de faits :

Selon les comptes tenus depuis près de quatre ans par le Washington Post, le président américain a menti plus de 20 000 fois depuis son intronisation en janvier 2017, avec une moyenne de 15 mensonges par jour. Selon trois « fact checkers » du quotidien travaillant à chaud pendant le premier débat avec le candidat démocrate, Joe Biden, M. Trump a tenu des propos plus ou moins mensongers à au moins vingt reprises pendant l'heure et demie des échanges cacophoniques.²²

La « post-vérité » comme stratégie de désinformation pour des raisons politiques, économiques ou militaires représente, selon Stéphane Foucart, « une situation où le fait de se livrer au mensonge, à la contrefaçon intellectuelle ou à la tromperie active n'est sanctionné par aucune conséquence négative ultérieure, en termes d'image, de crédibilité, d'accès aux médias, etc. »²³ En fait il s'agit d'un mélange entre mentir impunément et produire des « faits » inventés et tout cela avec une conviction et une agressivité souvent accompagnées par des invectives contre un adversaire calomnié. Un cocktail presque impénétrable et imparable car disséminé instantanément et à une échelle globale sur les réseaux sociaux (souvent, dans le cas de Trump et Musk en tout cas, par leur propriétaires). En fait, dans le cas des politiques comme Trump et des entrepreneurs comme Elon Musk, il s'agit de « méga-influencers », c'est-à-dire, des gourous contemporains dont « l'opinion » suffit pour changer le comportement et les idées d'une grande foule de personnes. C'est un processus qui rapporte gros au niveau financier, de « loyauté » et de « confiance », ce qui favorise une conception « populiste » de la politique évidemment. Le fait que le populisme actuellement se situe plutôt à « droite », voire à l'extrême droite, en ce qui concerne ses valeurs souvent soit anti- soit ultra-libéraux, protectionnistes et traditionnalistes, est sûrement dû à la distribution inégale des moyens de communication ou des « plateformes » qui sont pour la plupart dans les mains de milliardaires comme Musk (Twitter/X) ou Zuckerberg (Facebook), qui ne sont certainement pas connus pour leurs idées d'égalité sociale. Cela rend la chose plus compliquée pour un populisme de « gauche » comme par exemple proposé par Chantal Mouffe,²⁴ ou pour des lobbies environnementalistes. Tout ce qui est certain est que le modèle de la démocratie moderne, libérale et délibérative dérivé à partir des principes des « Lumières », ainsi que la raison, la transparence, la confiance dans le savoir des « experts », la distinction entre des sphères publique et privée etc. est en plein

²² Stéphane Baillargeon, « La post-vérité aux États-Unis et dans la Russie post-soviétique », *Le Devoir*, 16 octobre 2020 ; <https://www.ledevoir.com/monde/etats-unis/587695/l-empire-des-signes-verites-ou-consequences> (accès 17 janvier 2025).

²³ Foucart, « Aux racines (vertes) de la « post-vérité », *Le Monde* en ligne, 26 décembre 2016 ; https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/12/26/aux-racines-vertes-de-la-post-verite_5053914_3232.html.

²⁴ Voir Mouffe, *Pour un populisme de gauche* (Paris : Albin Michel, 2018).

démantèlement, une érosion autant par « l'intérieur » des sociétés dites « occidentales » et par des forces « extérieures » hostiles à l'hégémonie « euro-américaine ». Un retour à une politique libérale, universaliste voir cosmopolitique et surtout « humaniste » n'est ni possible ni sans doute souhaitable dans ces circonstances. Le « djinn » des nouvelles formes de participation (pour le meilleur ou le pire) rendues possible par les nouvelles technologies et les réseaux sociaux ne se laissera plus remettre dans sa lampe.

L'art biotech et la viande in vitro

Jens Hauser, conservateur et spécialiste du « bioart », décrit l'installation, « Disembodied cuisine » (la cuisine désincarnée) qui fait partie du projet artistique TC&A (Tissue, Culture & Art),²⁵ dans les mots suivants :

Dans « Disembodied Cuisine », une installation-performance ayant pour thème la production de viande sans victimes, les membres australiens du Tissue Culture & Art Project ont cultivé des tissus pour créer une « malbouffe » pseudo-positiviste qui remplacerait l'élevage de masse. Des « sculptures semi-vivantes » comestibles ont été cultivées à partir de cellules de muscles de grenouille sur des structures en polymère biodégradable placées dans des incubateurs biologiques. Les bioartistes les nourrissaient quotidiennement avec une solution riche en nutriments dans un laboratoire situé dans la galerie, contenant une chambre stérile et des incubateurs à CO2. Huit semaines plus tard, lors d'un barbecue très « nouvelle cuisine » et comptant parmi ses invités les heureuses bestioles épargnées grâce à la culture, les sculptures semi-vivantes furent flambées au calvados avant d'être mangées. On avait distribué, sur le marché local, des prospectus-menus annonçant le barbecue pour que, au public habituel des expositions d'art contemporain, s'ajoute celui des bouchers s'intéressant à ce type de production alternative de viande. Le laboratoire en forme d'igloo était dissimulé sous des bâches de plastique noir, une allusion au premier laboratoire de culture tissulaire dirigé par Alexis Carrel, lauréat du prix Nobel mais également célèbre théoricien eugéniste. Les opérations de laboratoire se présentaient comme des tableaux vivants, encadrés par des petits hublots circulaires. Un passage reliait le laboratoire à une salle rectangulaire, fermée par du plastique transparent, où était installée une salle à manger avec des tables dressées.²⁶

Ce qui fait la fascination et l'importance de ce projet-installation-performance-expérience-laboratoire est qu'il explore et développe une technologie pour des raisons esthético-

²⁵ TC&A, projet-laboratoire fondé par Ionat Zurr et Oron Catts, chercheurs-artistes basés à l'University of Western Australia en 1996 : <https://tcaproject.net/about/> (accès 20 janvier 2025).

²⁶ Jens Hauser, « Bios, techne, logos: un art très contemporain », Inter 94 (2006) : 14-19 ; disponible en ligne : <https://www.erudit.org/en/journals/inter/2006-n94-inter1121523/45746ac.pdf> (accès 20 janvier 2025); voir aussi la page des artistes : <https://tcaproject.net/portfolio/disembodied-cuisine/> et celle d'un autre stage du projet appelé « semi-living steak » : <https://tcaproject.net/portfolio/semi-living-steak/> (accès 20 janvier 2025).

politiques (notamment en critiquant les intérêts économiques de la recherche industrielle de trouver des biotechnologies de plus en plus profitables) qui, depuis, est devenu le centre d'un débat sur l'avenir de l'élevage et de l'alimentation. La production de la viande dite « in vitro » divise l'opinion. Comme l'annonce le Ministère Français de l'Agriculture et de la Souveraineté Alimentaire:

Depuis une vingtaine d'années, des chercheurs essaient de produire, en laboratoire, des cultures de cellules animales pour la consommation alimentaire. Ce projet de « viande in vitro » est présenté comme une innovation disruptive répondant aux différents défis attachés à l'élevage.²⁷

Le plus grand défi, mis à part la réalisation technologique et la rentabilité d'une production industrielle de la viande artificielle, est l'acceptation du « consommateur » dont la réaction reste trop souvent un dégoût extrême devant l'idée d'un « steak » produit en laboratoire avec des cellules néanmoins « vivantes » (car extraits d'un animal « in vivo » et enrichies dans un sérum, puis mises à « croître » sur une structure d'échafaudage afin d'obtenir une structure qui ressemble à la fibre musculaire). Mais comme l'obtention de ce « biomatériau » peut se faire (au moins dans la théorie) sans abatage (ou même l'élevage industriel), l'annonce de cette initiative a été saluée par des organisations de la protection des animaux. D'un point de vue « anti-spéciste » l'idée de manger de la viande artificielle, loin de choquer, promet la fin des souffrances et de l'exploitation de milliards d'êtres vivants. De plus, comme l'élevage et son versant industriel de « production » en usine est aussi vorace en consommation d'énergie et d'eau (sans tenir compte de la production de méthane par les animaux eux-mêmes) l'intérêt de cette nouvelle technologie alimentaire est aussi environnemental. Même les végétariens souvent proches du lobby écologiste, y trouveraient donc leur compte. Il serait presque « immoral » de ne pas poursuivre cette trajectoire semble-t-il ...

L'absurdité ou la contradiction dans tout cela – et qui était aussi déjà visée dans le projet de TC&A – est capturé dans le commentaire de Jocelyn Porcher – « zootechnicienne » et sociologue de l'élevage – pour qui le remplacement de la production de la « matière animale à partir des animaux » sous des conditions industrielles par une production de cette matière « sans animaux » est simplement l'exacerbation d'une tendance moderne qui cherche à arracher les humains à la nature, poussée par une « recherche de pureté conduit à préférer le « vivant » industriel à la vie, c'est-à-dire le vivant *sans* la vie ». ²⁸ Porcher ne défend pas simplement les intérêts des éleveurs et du « statut quo », bien sûr, l'enjeu est beaucoup plus vaste : notre relation avec les animaux nonhumains (et la « nature » en général, et donc la nôtre incluse, c'est-à-dire notre « côté animal ») avec qui nous co-évoluons depuis le début de la vie.

²⁷ « La « viande in vitro » : cultiver des cellules musculaires à destination alimentaire - Analyse n°164 », 21 mai 2021 ; <https://agriculture.gouv.fr/la-viande-vitro-cultiver-des-cellules-musculaires-destination-alimentaire-analyse-ndeg164> (accès 20 janvier 2025).

²⁸ Jocelyne Porcher, « Le stade ultime des productions animales : la production de viandes in-vitro », *La Revue politique et parlementaire* 1057 (2010) : 97-104 [102].

Ironiquement, l'anti-spécisme qui est certainement une cause morale digne d'être défendue, risque néanmoins, si poursuivie jusqu'à son terme, de se tourner « contre » les animaux eux-mêmes, comme le cas de la viande artificielle le démontre, et qui pourrait donc se faire le complice d'une trajectoire vers un monde sans animaux, et peut-être même « post-biologique », tel que l'imaginent les « transhumanistes » pour qui notre appartenance au monde biologique partagée avec les animaux et leur « corpor(é)alité » devrait être « surmontée ».

L'âge de l'immortalité

L'immortalité n'a pas d'âge bien sûr. C'est toute l'idée de se libérer de cette « maladie » qu'est le vieillissement. À quoi cela servirait si la prolongation de la vie tant désirée par les transhumanistes voulait dire simplement être vieux plus longtemps ? Le même non-sens touche la technologie cryogénique qui « préserve » le cadavre en injectant de l'antigel et arrête le processus de décomposition en stockant le corps à une température d'environ moins 200 degrés. Les sujets consentants et prêts à payer des sommes importantes en espèrent que ce procédé de congélation sera réversible dans un avenir proche ou lointain et que la cause de leur mort sera médicalement traitable d'ici-là. Même si c'était le cas – et pour le moment tout cela reste un fantasme – quelle genre de qualité de vie attendraient ces corps usés lors de leur éveil ? Tout cela ne semble pourtant pas assez pour décourager des gens qui ont les quelques 200.000 dollars sur leur compte et le désir (et la curiosité) de faire l'expérience – si expérience post-mortelle il y a.²⁹

Voici ce que Céline Lafontaine³⁰ dit sur le sujet de la « société post-mortelle » et en réponse à la question de savoir si le vieillissement est une « maladie » :

Céline Lafontaine : La biogérontologie, ou considérer le vieillissement comme une maladie, est l'une des tendances de ce que j'appelle la société post-mortelle, jusqu'à vouloir montrer que les mécanismes de l'évolution seraient réversibles, donnant lieu à toutes sortes de travaux. Or, la vieillesse n'est pas une maladie, mais un processus biologique normal propre à l'évolution. Certes, les maladies qui lui sont liées sont de plus en plus présentes du fait du vieillissement de la population. Mais le signe réel de progrès dans ce phénomène est qu'il est la conséquence de la diminution de la mortalité infantile et du maintien en vie plus long des populations. C'est un paradoxe de la modernité : la vieillesse, au lieu d'être considérée comme un privilège, devient un

²⁹ La première entreprise européenne de cryogénie arrive sur un marché grandissant, comme la BBC l'annonce : Charlotte Lytton, « Is this the \$200,000 ticket to cheating death? », <https://www.bbc.com/future/article/20250115-cryonics-the-start-up-that-wants-to-freeze-you-in-suspended-animation> (accès 21 janvier 2025).

³⁰ Professeure de sociologie à l'université de Montréal et auteure de *La Société post-mortelle : La mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences* (Paris : Seuil, 2008).

*problème social et médical alors que le rajeunissement cellulaire est un mensonge.
Mais il y a une logique, l'économie de la promesse, qui empêche de le reconnaître.*³¹

Comment s'accommoder du fait que nous – êtres biologiques – sommes « voués » à la mort, que nous sommes « mourants » de naissance ? Pour certains, comme le philosophe Martin Heidegger, c'est même ce « *telos* » ou cette « téléologie » [la *Geworfenheit*] d'un « être-à-la-mort » [notre *Dasein zum Tode*] qui rend la vie digne d'être vécue. Enlever cette « fin » et « finalité » enlèverait le sens et la directionnalité de l'existence et détruirait, au moins pour les humains, autant leur « liberté » et leur « responsabilité ». Voilà ce que l'on pourrait reprocher aux immortalistes-transhumanistes : ils sont prêts à larguer leur liberté pour échapper à leur responsabilité. Ce qui reste aujourd'hui d'une moralité « humaniste » car « existentialiste » ne sera sans doute pas assez pour dissuader ces transhumanistes invétérés pour qui l'ambition d'immortalité de l'homme-dieu n'est en fait que l'aboutissement de la trajectoire « séculaire » de la modernité et des « Lumières ». Mais, en fait, c'est la peur de la « biologie » qui entraîne cette haine du corps, et peut-être de la « matérialité » tout court, de la mort dont la spiritualité religieuse ne serait que l'autre versant.

La microbiologie montre cependant que la mort est programmée dans la vie elle-même à travers des processus comme « l'apoptose » ou la « mort cellulaire programmée » comme le site internet de médecine populaire « Esculape » l'explique :

Les cellules eucaryotes, contrairement aux bactéries ainsi qu'aux cellules cancéreuses, ne se prolifèrent pas de manière illimitée. En effet, elles s'éteignent au bout d'un seuil maximal de multiplications (70 par culture cellulaire). Cette mort programmée constitue un processus normal dans l'organisme humain.³²

La mort en termes biologiques, selon les connaissances récentes de la « thanatologie scientifique », n'est jamais « soudaine » peu importe les circonstances qui la provoquent, mais un procédé de la vie qui « s'éteint ».³³ Les scientifiques ont même trouvé que « la mort provoque en quelque sorte, dans les cellules, un sursaut ultime qui ressemble à une fabuleuse remontée dans le temps [qui serait comparable à] un retour aux origines de la vie, d'une véritable jouvence ».³⁴ Dommage que cet effet de « jouvence » n'arrive que quand il est trop tard, c'est-à-dire juste avant la « nécrose » : « sous-oxygénés, en proie à des attaques bactériennes, certaines cellules semblent finalement se résigner et choisir la voie du suicide... la cellule se met à gonfler, gonfler... jusqu'à exploser, dispersant enzymes, ADN

³¹ Dans, Mathias Chaillot, « Ne plus vieillir : futur radieux ou mirage ? », *Science & Vie* en ligne, 10 janvier 2025, <https://www.science-et-vie.com/article-magazine/ne-plus-vieillir-futur-radieux-ou-mirage> (accès 21 janvier 2025).

³² « Apoptose : causes, rôles, déroulement et conséquences », <https://www.esculape.com/fmc-apoptose-html/> (accès 21 janvier 2025).

³³ Voir le dossier fascinant, « On a vu la mort : la science a découvert comment la vie s'éteint », établi par Thomas Cavallé-Fol et Jean-Baptiste Veyrieras, dans *Science & Vie* 1211 (2018) : 66-79.

³⁴ *Ibid.*, p. 76.

et autres métabolites pour le plus grand plaisir des bactéries, libérées de leur esclavage symbiotique ». ³⁵

Comme le disait la biologiste Lynn Margulis dans des années 1960, les vrais « héros » de l'évolution biologique sont les bactéries qui sont responsables autant de la création de formes de vie complexes qu'ils profitent de leur mortalité.

L'éducation à venir et intelligences artificielles

Une des questions que l'initiative civique en ligne « La Grande conversation » se pose est : « Faut-il avoir peur de l'IA ? » ³⁶ L'auteur de cette partie du dossier (publiée le 3 mai 2023), qui utilise le pseudonyme « Fipaddict », se concentre sur l'émergence de Chat GPT, un « agent conversationnel » utilisant l'intelligence artificielle et spécialisé dans le dialogue. En fait, il s'agit d'un « chatbot » développé par OpenAI, une société co-créeée par Elon Musk en 2015.

Chat GPT a fait découvrir au grand public les spectaculaires progrès des outils d'intelligence artificielle mais en même temps provoque aussi beaucoup d'anxiété. Ces « inquiétudes » vis-à-vis de Chat GPT sont particulièrement grandes dans le secteur de l'éducation car, d'une part, l'IA « promet » des possibilités d'extension éducatives, des pratiques plus « inclusives » et mieux adaptées aux besoins individuels des élèves, c'est-à-dire des programmes plus « personnalisés », d'autre part l'IA risque de remplacer non seulement de nombreux postes d'enseignants mais aussi peut-être le besoin même « d'apprendre » tout court. La fuite en avant serait de se concentrer sur les manières de fournir aux élèves des modèles d'un usage « critique » de leurs nouveaux alliés, les IAs, et de mieux les intégrer dans leurs processus d'apprentissage, c'est-à-dire de les voir comme des « outils » qu'il faut savoir « manipuler » - compétence-clé du 21^e siècle, il paraît. ³⁷

Comme l'exprime Emmanuel Dumbuya dans une contribution en ligne au site *Right for Education*, « Innover pour l'avenir : transformer l'éducation pour répondre aux exigences du 21^e siècle » : « Au 21^e siècle, les systèmes éducatifs évoluent rapidement en raison des progrès technologiques, de l'évolution des marchés du travail et du besoin d'approches plus

³⁵ *Ibid.*, p. 79.

³⁶ Voir <https://www.lagrandeconversation.com/economie/faut-il-avoir-peur-de-lia/> (accès 22 janvier 2025).

³⁷ Voir, par exemple, ce que dit le site « Enjeux internationaux » sur l'avenir de l'éducation numérique (23 novembre 2024): « Face à une ère marquée par la transformation numérique, l'éducation se réinvente avec une rapidité vertigineuse. Les tendances actuelles comme l'intégration des plateformes d'e-learning et la révolution des MOOCs montrent à quel point les méthodes d'apprentissage évoluent. L'essor de l'intelligence artificielle et l'utilisation de la réalité virtuelle et augmentée promettent des expériences d'apprentissage de plus en plus immersives et personnalisées » : <https://enjeux-internationaux.org/education/education-numerique/avenir-education-numerique/> (accès 22 janvier 2025) – jugement représentatif dans son évaluation et son langage néolibéral « d'opportunités » et de « défis » avec lequel on compte maîtriser et exploiter le développement de nouvelles technologies.

adaptatives et inclusives ». ³⁸ Le pari (ou le « challenge ») serait donc d'adopter la technologie tout en développant la pensée critique, afin de promouvoir l'inclusion, à travers une amélioration du développement professionnel des enseignants – tout en espérant bien sûr que les IAs se laisseront contrôler par les humains, et à l'encontre du désir évident de leurs « créateurs » d'en faire l'avenir incontournable et profitable, ou du moins en ce qui concerne l'avenir de leurs entreprises qui pèsent de plus en plus autant sur le bilan énergétique-écologique qu'économique-global et, ce qui était clairement visible lors de l'inauguration de Donald Trump, sur le plan politique aussi.

Comment alors combler le fossé entre les intérêts d'égalité d'accès à une éducation dite « inclusive » et les « besoins » de formation des compétences technologiques pour survivre aux défis des IAs de plus en plus autonomes, et cela tout en sachant que, selon les statistiques de l'UNESCO, 71 millions de jeunes et d'adultes, dont les deux tiers sont des femmes, ne maîtrisent pas les compétences de base en littératie ; 70 % des pays du monde consacrent moins de 4 % de leur PIB à l'éducation (tandis que Trump demande aux pays-membres de l'OTAN de consacrer 5% de leurs PIB aux dépenses militaires sous menace de refuser de les défendre en cas d'agression) ; 244 millions d'enfants et de jeunes à travers le monde ne sont même pas scolarisés ; 69 millions d'enseignants doivent être recrutés pour parvenir à un enseignement primaire et secondaire universel d'ici 2030 (d'où le « besoin » des technologies de remplacement, sûrement) ; et, pour combler ce « manque d'avenir », en tous cas celui pour la majorité des humains, 50 des curricula analysés dans 100 pays ne mentionnent pas le changement climatique. ³⁹

Il ne nous reste donc rien qu'à demander à l'IA elle-même ce qu'elle « pense » de cette nouvelle situation. Voici sa « réponse » :

La question de savoir si les intelligences artificielles (IA) menacent l'éducation est complexe et suscite des opinions variées. Voici quelques arguments pour et contre :

Arguments en faveur de l'idée que l'IA peut menacer l'éducation :

- 1. ****Automatisation des emplois**** : L'IA pourrait automatiser certaines tâches éducatives, ce qui pourrait entraîner des pertes d'emplois pour les enseignants ou des changements dans leur rôle traditionnel.*
- 2. ****Dépendance à la technologie**** : Une utilisation excessive des outils d'IA pourrait réduire la capacité des étudiants à penser de manière critique et à résoudre des problèmes sans aide technologique.*

³⁸ Dumbuya, « Innover pour l'avenir : transformer l'éducation pour répondre aux exigences du 21e siècle », Right for Education, 29 novembre 2024 ; <https://rightforeducation.org/fr/2024/11/29/leducation-repondre-21e-siecle/> (accès 21 janvier 2025).

³⁹ Voir le rapport UNESCO (Transformer l'éducation pour l'avenir, Éducation2030) de l'année 2022, disponible en ligne ici : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000382765_fre (accès 22 janvier 2025).

3. ****Inégalités d'accès**** : Si l'accès aux technologies d'IA est inégal, cela pourrait creuser le fossé entre les étudiants ayant accès à des ressources avancées et ceux qui n'en ont pas.

4. ****Contrôle de l'information**** : Les algorithmes d'IA peuvent influencer ce que les étudiants apprennent en mettant en avant certains contenus au détriment d'autres, ce qui pourrait nuire à une éducation équilibrée.

Arguments contre l'idée que l'IA menace l'éducation :

1. ****Personnalisation de l'apprentissage**** : L'IA peut aider à personnaliser l'éducation en adaptant les contenus aux besoins spécifiques de chaque étudiant, ce qui peut améliorer l'apprentissage.

2. ****Accès à l'information**** : Les outils d'IA peuvent faciliter l'accès à des ressources éducatives de qualité, rendant l'apprentissage plus accessible à un plus grand nombre d'étudiants.

3. ****Soutien aux enseignants**** : L'IA peut agir comme un outil d'assistance pour les enseignants, leur permettant de se concentrer sur des tâches plus créatives et interpersonnelles, tout en automatisant les tâches administratives.

4. ****Amélioration des méthodes pédagogiques**** : Les analyses basées sur l'IA peuvent aider à identifier les méthodes d'enseignement les plus efficaces et à améliorer les pratiques éducatives.

Conclusion :

L'impact de l'IA sur l'éducation dépendra de la manière dont elle est intégrée dans les systèmes éducatifs. Si elle est utilisée de manière réfléchie et éthique, l'IA peut enrichir l'expérience éducative. En revanche, des préoccupations doivent être prises en compte pour éviter les effets négatifs potentiels. Le dialogue entre éducateurs, technologues et décideurs est essentiel pour naviguer dans cette évolution.⁴⁰

On n'aurait pas pu l'exprimer plus clairement et judicieusement. Aucune raison d'avoir peur. CQFD ?

Le propre de l'homme et l'ancestralité

Si donc l'IA réussit à se faire passer pour un humain (et réussit donc le fameux « Turing test » sans problème) que reste-t-il du « propre de l'homme » ? Voilà une question qui préoccupe les éthologues, (paléo)anthropologues et posthumanistes « critiques » depuis un certain temps, car elle concerne non seulement « notre » passé – comment est-on devenu « humain » ? – mais aussi « notre » avenir, autant que celui des autres vivants et de la planète entière : « qui vient « après » l'humain ? Ou, en d'autres termes, qui seront les

⁴⁰ <https://talkai.info/fr/> (accès 20 janvier 2025).

futurs visiteurs du Musée de l'homme et que penseront-ils de « nous », les Néandertaliens de l'avenir ?

Voici ce qu'en pense Pascal Picq,⁴¹ paléanthropologue au Collège de France, dans *L'intelligence artificielle et les chimpanzés du futur* :

Est-ce que l'humanité se prépare à vivre avec d'autres intelligences ou bien va-t-elle s'abandonner à la facilité en raison des services apportés par les machines, frappé par une sorte de syndrome de la planète des singes ? (...) Allons-nous être dépassés sur ce qui faisait jusque-là notre supériorité, non sans arrogance et ignorance, sur les animaux et les machines : l'intelligence ? Depuis la disparition des derniers Néandertaliens et celle annoncée des grands singes, l'humanité s'est emmurée dans une arrogance qui lui a laissé croire qu'elle était seule détentrice de toutes les intelligences. (...) Il nous faut apprendre, et vite, à vivre en bonne intelligence avec toutes ces intelligences.⁴²

Ce qui est fascinant dans un contexte posthumaniste qui joue « sérieusement » avec une éthique et une politique « postanthropocentriques », ce n'est pas la survie de l'humain contemporain, placé entre, et semble-t-il, menacé par les deux côtés, c'est-à-dire les deux formes d'altérité qui jusqu'à présent ont servi à garantir son exceptionnalité et sa supériorité : les animaux et les machines. Non, ce que Picq entrevoit et redoute ici, suivant le retournement qui menace les humains dans la saga de la *Planète des singes* qu'il évoque (et qui est l'enjeu principal dans les derniers épisodes de la saga), c'est une alliance entre singes (ou les « animaux ») et « machines » (les IAs) *contre* les humains. La raison donc de cette urgence d'apprendre l'intelligence des autres, les autres intelligences, selon Picq, devient claire si nous commençons à imaginer: « que les intelligences animales et artificielles se rencontrent, alors ce serait une tout autre évolution... ».⁴³

Aussi fascinant que ce scénario de science fiction puisse paraître, la disparition imminente des grands singes, de laquelle Picq témoigne dans ces autres écrits, c'est-à-dire des dernières espèces qui nous rappellent notre ancestralité « animale » commune, devrait néanmoins provoquer une lecture beaucoup plus terre-à-terre. Les « animaux » risquent de disparaître bien avant nous (voir la perte dramatique de la « biodiversité » actuelle) et même si cela annonce peut-être l'imminence de notre propre fin (à cause du changement

⁴¹ Pascal Picq, paléanthropologue éminent et « spécimen rare » car il s'intéresse autant au passé qu'à l'avenir humain. Voici son site personnel : <https://pascalpicq.com/> (accès 23 janvier 2025). Dans sa publication la plus récente, qu'il annonce ici (*L'IA, le philosophe et l'anthropologue* (Paris : Odile Jacob, 2024)), Picq décrit en fait comment il pose des questions d'anthropologie « future » à Chat GPT, un peu de la même manière que je l'ai fait plus haut pour l'avenir de l'éducation. C'est sans doute un réflexe actuel assez prévisible d'une approche anthropologique (ou même post-anthropologique), que ce soit pour des fins humanistes ou posthumanistes. On demande au « successeur » présumé : comment cela va-t-il se terminer pour « nous », en fait pour savoir comment résister à son propre remplacement.

⁴² Picq, *L'intelligence artificielle et les chimpanzés du futur : Pour une anthropologie des intelligences* (Paris : Odile Jacob, 2019) : 7-9.

⁴³ *Ibid.*, p. 9.

climatique « anthropogène » notamment) cela devrait plutôt « nous » rappeler notre responsabilité envers eux, tandis que d'envisager une responsabilité envers les IAs qui reste plutôt « fantomatique » pour l'instant. Même s'il y a une certaine responsabilité du « Docteur Frankenstein » envers son « monstre », qui, lui aussi finit par se tourner contre son créateur avec une force supérieure, cette force est « physique » et « l'ontologie biologique » du monstre reste la nôtre, ce qui est aussi le cas pour les animaux et les vivants en général. De plus, quel genre d'empathie devrais-je éprouver face à des algorithmes qui remplissent les caisses des oligarques comme Elon Musk et Mark Zuckerberg et qui, eux, ne comprendront jamais ce que c'est que « la souffrance » ?

Ce qui nous ramène au début de cette petite enquête des symptômes de notre « devenir-autre » posthumain contemporain... Qui étaient les humains ? Qui d'autre auraient-ils pu être ? Il faut donc se poser la question suivante :

L'humain, est-il (devenu) le virus et la planète ?

Dans *Matrix*,⁴⁴ l'Agent Smith, un logiciel protégeant le programme de la « matrice », explique, non sans une certaine ironie, à Morphée, leader de la résistance humaine à l'esclavage de l'espèce par les « machines » :

Je souhaiterais vous faire part d'une révélation surprenante, j'ai longtemps observé les humains, et ce qui m'est apparu quand j'ai tenté de qualifier votre espèce, c'est que vous n'étiez pas réellement des mammifères... Tous les mammifères sur cette planète ont contribué au développement naturel d'un équilibre avec le reste de leur environnement, mais vous les humains vous êtes différents. Vous vous installez quelque part, et vous vous multipliez, vous vous multipliez, jusqu'à ce que toute vos ressources naturelles soit épuisées, et votre espoir de réussir à survivre, c'est de vous déplacer jusqu'à un autre endroit...

Il y a d'autres organismes sur cette planète qui ont adopté cette méthode, vous savez lesquels ?... Les virus. Les humains sont une maladie contagieuse, le cancer de cette planète, vous êtes la peste et nous, nous sommes l'antidote.

Depuis, l'idée du comportement « viral » de l'espèce humaine est devenue un genre de « topos » dans certaines parties de la pensée écologique ainsi que posthumaniste.

Dans *Matrix* par contre, c'est plutôt Smith qui par la suite se reproduit de manière « virale »⁴⁵ et qui, un peu comme les transhumanistes d'ailleurs (et certains gnostiques avant eux) fait part de son dégoût anti-matérialiste : « je hais cette planète, ce zoo, cette prison, cette réalité... ».⁴⁶ Et cette planète, avec sa « réalité » zoo-bio-logique, semble donc avoir

⁴⁴ *Matrix*, réalisateurs: Lana et Lily Wachowski (Warner Bros., 1999).

⁴⁵ Voir ce qu'il dit dans *Matrix Reloaded* (2003): "The best thing about being about me... there's so many of 'me'".

⁴⁶ Dans l'original la citation complète est : I hate this place. This zoo. This prison. This reality, whatever you want to call it, I can't stand it any longer. It's the smell, if there is such a thing.

voulu se défendre lors de la pandémie la plus récente, celle du Covid-19, en envoyant un de ses virus au « virus » qu'est devenu l'humain et qui menace la survie des autres vivants par sa propagation globale destructrice et son pouvoir déséquilibrant des écotopes.

« Pourquoi l'espèce humaine est-elle la seule qui détruit son environnement alors que celui-ci lui permet de survivre ? » se demande la « Conversation »,⁴⁷ en se référant aux idées de Philippe Descola, professeur au Collège de France et titulaire de la chaire d'anthropologie de la nature, et qui a développé « une anthropologie comparative des rapports entre humains et nonhumains qui a révolutionné à la fois le paysage des sciences humaines et la réflexion sur les enjeux écologiques de notre temps » :

L'anthropologie de la nature est une science qui nous éclaire car elle s'intéresse en même temps aux humains, et à ce qu'ils surmontent de naturel en eux, et à la nature qui se caractérise dans la pensée européenne moderne par l'absence d'humains. Ce champ de recherche initié par Philippe Descola avance que la destruction de l'environnement est liée à la façon de percevoir les lignes de partage entre humains et non-humains.

La cause principale des « pandémies » sont des « zoonoses », c'est-à-dire, « des maladies qui se propagent d'espèce en espèce dont la diffusion est donc en grande partie dépendante des bouleversements écologiques », accélérés par les effets de la mondialisation, explique Descola dans un entretien avec *Le Monde*, intitulé « Nous sommes devenus des virus pour la planète ».⁴⁸ L'analogie que Descola crée ici est celle entre le caractère « parasitique » qu'entretient la modernité avec la nature et le mode de « vie » des virus :

Un virus est un parasite qui se réplique aux dépens de son hôte, parfois jusqu'à le tuer. C'est ce que le capitalisme fait avec la Terre depuis les débuts de la révolution industrielle, pendant longtemps sans le savoir. Maintenant, nous le savons, mais nous semblons avoir peur du remède, que nous connaissons aussi, à savoir un bouleversement de nos modes de vie.⁴⁹

Le combat entre les « posthumanistes » et les « transhumanistes » part exactement de là : au moment où ce capitalisme globalisé et globalisant est encore en train de monter d'un cran en s'alliant aux algorithmes des IAs pour devenir un capitalisme « numérique » avec des ambitions non seulement planétaires mais cosmiques, la remarque de Descola que « nous connaissons le remède » et que ce remède est un « bouleversement de nos modes de vie » est sujet à des visions totalement opposées. Ce qui constitue une vraie guerre d'idéologies et

I feel saturated by it. I can taste your stink and every time I do, I fear that I've somehow been infected by it.

⁴⁷ Voir; <https://theconversation.com/pourquoi-lespece-humaine-est-elle-la-seule-qui-detruit-son-environnement-alors-que-celui-ci-lui-permet-de-survivre-211204> (accès 23 janvier 2025).

⁴⁸ *Le Monde* 21-22 mai 2020, p. 27: https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/20/philippe-descola-nous-sommes-devenus-des-virus-pour-la-planete_6040207_3232.html (accès 23 janvier 2025).

⁴⁹ *Ibid.*

donc le « retour de l'histoire » :⁵⁰ d'un côté les transhumanistes, qui envisagent une « fuite en avant » en misant sur le pouvoir absolu de la technologie dans un pacte « faustien » qui peut-être garderait ce qui est le mieux de l'intelligence humaine en la transférant dans un support non-biologique et donc imperméable à la détérioration écologique de la Terre – ce qui est la gageure de la « cyborgisation » accélérée. De l'autre côté, les tendances « néo-humanistes » qui refoulent plus au moins ces « fantasmes », nient la nécessité d'agir ou font confiance à la défense d'une « nature humaine » et des valeurs soi-disant « universelles » d'une « humanité » solidaire et qui n'aurait qu'à devenir « écologiste ». Et entre ces pôles se positionnent donc les posthumanistes critiques de ces deux « alternatives » qui en fait ne font qu'un tant qu'elles n'envisagent pas une déconstruction de la position anthropocentrique en tant que telle avec tous les risques et changements que cela exigerait. Les chapitres qui suivent vont esquisser les enjeux mais aussi la nécessité de prendre des risques au moment même où ceux qui nient la réalité du changement climatique et ceux qui propagent la conquête des « exoplanètes » sont entrés dans un pacte politique basé sur l'utilisation des « réseaux sociaux » comme instrument principal de la désinformation du type « post-vérité ».

⁵⁰ Contrairement à ce que disait Francis Fukuyama, penseur néo-conservateur et néo-humaniste, dans *La fin de l'Histoire et le dernier homme* (Paris : Gallimard, 2004), sévèrement critiqué à l'époque de sa parution originale, en 1991, par Jacques Derrida dans *Spectres de Marx: L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale* (Paris : Galilée, 1993) pour son « hégélianisme » révisionniste. Depuis, Fukuyama est revenu sur son hypothèse et constate un « retour » du combat idéologique qui informe l'histoire, notamment dans une société divisée entre humains « augmentés » et « non-augmentés ». Il est alors devenu l'un des adversaires les plus acharnés des transhumanistes, au moins depuis la publication de son *La fin de l'homme : conséquences de la révolution biotechnologique* (Paris : Folio Actuel, 2004), paru en anglais en 2003 sous le titre *Our Posthuman Future : Consequences of the Biotechnology Revolution* (New York : Profile Books, 2003).